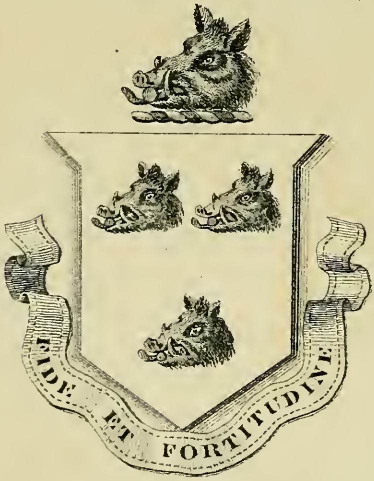
Accessions 159,821 Shelf No. XG.3656.6

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library!

FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D. 1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
30

PAMPHLETS.

French

Revolution

1789.

Barton Library.

XG.3656.6

159,821
May 1873

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MYSTERES D'INIQUITÉS
DÉVOILÉS:
LISEZ ET PROFITEZ, PARISIENS,

La liberté eſt comme la circonſtance; il la faut ſaiſir aux cheveux : elle fuit, ſi vous dormez un inſtant.

AU PAYS DE L'ESPÉRANCE
ET DES CRAINTES;
Et ſe trouve
A L'ENSEIGNE DU COMMERCE RUINÉ.

1789.

MYSTERES D'INIQUITÉS

DÉVOILÉS:

LISEZ ET PROFITEZ,

PARISIENS.

TOUT eſt abus, & tremblez, que la prétendue réforme, de tous les abus, ne ſoit elle-même des abus le plus criant.

J'ai de grandes vérités à vous dire ; j'aurai la hardieſſe de penſer tout haut. Trente mille ſatellites, de tout état, apprentifs fuſiliers. Soixante Comités formés ſur le modele de la cour du Roi Péteau. Un hôtel. . . . vrai repaire, où l'ambitieux préſide, où l'aſtucieux cabale, où le fripon s'enrichit, & où l'honnête homme ne peut pénétrer; rien ne pourra retenir la vérité. Je m'en déclare l'Oracle, & dans tous les temps vous la trouverez dans mes écrits, tel mortel qui puiſſe en être choqué.

Ecoutez l'Oracle d'Auphinois ; c'eſt un ſcélérat, ſans doute, mais il lui échappe de temps en temps de grandes vérités.

Un fleuve, au moment de ſon débordement porte par tout la déſolation, la mort, & le

déſeſpoir ; cependant quand il eſt rentré dans ſon lit, il laiſſe après lui un limon utile, pere d'une heureuſe abondance : de même l'aſtuce & la brique, quand le torrent de licence qui nous gronde ; & ſemble nous conduire à l'anarchie, nous aura laiſſé appercevoir les bornes de la douce & véritable liberté ; nous en jouirons en paix, & notre ſageſſe, nous mettra, en dépit de l'ambition, à l'abri du débordement de ſcélérateſſe de ceux qui prétendent aujourd'hui nous gouverner en tirans.

Voyez les vigoureux Cordeliers, toujours prêts à arrêter le mal, ils ſont toujours les premiers à montrer l'exemple de la docilité, quand le gouvernement n'eſt que ce qu'il doit être. Soyez de même.

Tout eſt abus ; je vous l'ai dit : je ne vois de tout côté que des abus : abus d'autorité, ils ſont dangereux, ſans doute, abus de liberté ; je ne ſais ſi ce n'eſt pas pis encore.

Malheureux hommes pervers, qui ſe couvrant du manteau ſacré de l'auguſte liberté, ne s'en ſervent que pour abuſer plus ſûrement de l'autorité qui en eſt l'ennemie.

Autorité, liberté, ſont deux êtres contradictoires, & toujours oppoſés : cependant le couvercle de certain hôtel, où l'on voudroit nous perſuader qu'eſt placé le trône de la liberté, ſemble

ſitôt qu'il prête ſon abri à ceux que nous y envoyons, redoubler l'effronterie de ces gens impropres, qui nouveaux Sixte, nous diſent effrontement EGO SUM PAPA.

N'eſt-ce pas, ô mes Concitoyens, une nouvelle Ariſtocratie, qui oſe effrontement s'y former ſous vos yeux; devez-vous la ſouffrir? devez-vous permettre que des commis faſſent la loi à leurs commettans! Quels regles ſtables dans la ſociété, ſi vous laiſſez anéantir toute ſubordination, & ſi ceux qui doiveut donner l'exemple du bon ordre, ſont les premiers â l'enfreindre. Tremblons que de tels exemples ne ſe propagent; la pretendue régénération de la France ne ſeroit alors qu'un changement de maître, & je doute que les François gagnaſſent à une telle mutation. Rien ne peut aujourd'hui arrêter l'arrogance de nos nouveaux deſpotes, ayez-y l'œil: demain il ne ſera peut-être plus temps.

Au moment où l'on anéantit toute conſpiration, gardez-vous de tolérer celles qui pourroient eſſayer de s'établir ſur les ruines des anciennes.

L'ambition & l'égoïſme gouvernent aujourd'hui les hommes. C'eſt le dernier, qui au premier moment cauſoit la rareté des Héros de la liberté. C'eſt l'ambition qui multiplie tous les jours les Héros bleus aux épaules dorées. Vrais héros de ruelles, de comptoirs ou de cabinet. Un coup de canon en rarifieroit bientôt l'eſpece.

Que de soi-disans patriotes à l'hôtel, à l'Assemblée, qui ne sont autre chose que des ambitieux & des égoïstes. Voilà cependant mes Concitoyens les hommes qui vous éblouissent. Connoissez les une fois, en voici les portraits.

D'abord l'ambitieux, haut & bas tour à tour, ne peut garder long-temps le masque affable qu'il emprunte pour vous séduire. A travers sa douceur, ses prévenances, l'espèce d'humilité qu'il affecte, malgré sa générosité même, vous voyez à l'air sombre, qui à tout moment chasse sa sérénité, qu'il médite de grands projets, & à coup sûr il lui est fort égal qu'ils vous soient avantageux ou nuisibles. Souvent sa maigreur, son tein have & plombé, la vie retirée qu'il mene, vous persuade que tout occupé du bien public, il vous a consacré ses veilles & le fruit de ses travaux, tandis qu'au contraire, il ne s'est, pendant quelque-temps, livré à lui-même, que pour mieux ourdir ses trames & vous en rendre les victimes, si vous êtes assez foibles pour donner dans les pieges qu'il vous tend. Parle-t-il ? il a l'air de vous consulter. Le consultez-vous ? il a l'adresse de prévenir la réponse que vous attendez, & c'est justement celle-là qu'il vous fait. Mais a-t-il réussi ? l'avez-vous nommé à cette place, il en veut envahir vingt, & s'il osoit, ses vœux n'auroient point de bornes. Voilà une esquisse des

portraits de l'ambitieux, qui peut trouver ſous vos yeux des modeles. Heureux le peintre dont le talent eſt tel, que lors même qu'il croit n'expoſer que des tableaux, chacun y reconnoît ſon portrait.

L'égoïſte, dans l'uſage de faire ſévir du bien général à ſon intérêt particulier, s'occupe moins des intrigues & des manœuvres ſourdes. Sa pareſſe, & la crainte qu'étant découvert elles ne puiſſent nuire au bien qu'il ſe propoſoit pour lui, le rend plus circonſpect, mais non moins dangereux ; il n'agit pas, il fait agir, une face rebondie, le teint frais, graces aux ſoins qu'il prend de ſon individu, l'organe manièré, le propos mieleux, jamais emporté, de crainte de fatiguer ſes nerfs délicats, toujours ſe diſant animé du bien public, ne s'en occupant jamais. Tel eſt l'égoïſte. Eſt-il parvenu à ſes fins, n'en attendez ni bien ni mal? Epicurien décidé, la chûte de l'univers ne pourroit l'intéreſſer, ſi le coin qu'il poſſède pouvoit en être exempt. Tels ſont, mes Concitoyens, les perſonnages honnêtes dont vous êtes perpétuellement la dupe.

Mais revenons à nos maîtres : le reſpect que je leur porte, ne ſauroit m'empêcher de vous tenir ma parole, & de dévoiler toute l'atrocité de leur conduite. Par quel crime commencerais-je ma dénonciation ? Ici ce n'eſt que l'embarras du choix. D'abord violation des droits de l'homme & du

citoyen. Combien n'avons-nous pas de preuves de ce délit ? Le ſeul caprice de ces Meſſieurs, le ſeul effet d'une mauvaiſe digeſtion, d'un ſommeil malheureuſement interrompu, n'a-t-il pas produit des ordres illégaux, contre des Citoyens ? Ordres deſpotiquement exécutés, par des héros bleus, qui tous fiers, ſe ſont acquittés avec enthouſiaſme, d'une miſſion où ils comptoient paré d'un hauſſe-col bien ou mal doré, & couvrir de gloire, ſans courir les périlleux dangers d'une guerre meurtriere. Tenez mes amis, ſans nous étendre davantage ſur leurs énormes délits, ſuivons la mode, pendons, brûlons, un écrit ne vaut aujourd'hui qu'autant qu'on y trouve ces mots horribles. J'écris pour qu'on profite, mais j'écris pour vendre. Ce ſont des Scélérats. . . . *

L'homme, ſelon vous, Monſieur, eſt tout vice & vous ne lui voulez rien paſſér ? ----- Non, quand il ſe donne en ſpectacle. Tout homme qui fixe l'atttention publique, doit être lui-

---

* Note de l'Editeur. Dans cet endroit, je m'apperçus que l'Auteur, tranſporté d'un entouſiaſme patriotique, perdoit la tête. Je l'interrompis : il eſt reſté fou, & ce n'eſt qu'avec peine que lui rappellant qu'il avoit promit deux feuilles, j'en arrachai ce qui va ſuivre. Je réclame de l'indulgence en faveur du déſordre de ſon eſprit. Pauvres patriotes que, n'eſt-il le ſeul fou !

même ſon cenſeur, s'il n'en veut trouver mille. Je ceſſerai de cenſurer, quand je trouverai à applaudir, & je le ferai avec plaiſir, ainſi que tous les bons citoyens, quand je verrai M. le Duc d'Orléans être le premier à apuyer la motion de M. le Baron de Monboiſſier, (1) qui demande la ſuppreſſion des arrêts du conſeil, qui abonne les biens des Princes du Sang à une légere taxe, & conſentir à ce qu'ils payent les mêmes contributions que ceux des autres citoyens; mais comment ne blâmerois-je pas, avec toutes les perſonnes ſenſées, que l'Aſſemblée ait attendu au 19 Septembre, avant que de s'occuper directement des finances, premier objet pour lequel elle eſt convoquée. Comment les races futures pourront-elles ſe perſuader que douze cent hommes, l'élite de la France, appellés à ſauver l'Etat d'un danger imminent, occaſionné par le déſordre des finances, ayent attendu trois mois avant de s'en occuper. ----

(1) *Séance du 20 Septembre.*

Mais, Monſieur, vous vous trompez : le premier ſoin de nos généreux Repréſentans a été de prononcer anathême contre le mot de banqueroute. --- Oui, le mot leur a fait peur, ils l'ont proſcrit ; & après trois mois de Séances, il faut qu'une tête s'exalte, qu'elle jette l'allarme, pour faire ſonger réellement à la choſe. O Sages ! Sages ! quand le deviendrez-vous réellement ? Quand abandonnerez-vous les diſcuſſions puériles, pour vous occuper de choſes eſſentielles ? Enfin, deux jours ſont employés à s'occuper des finances : il en eſt temps ; ---- mais la lenteur, en affaire de grande importance, peut être un mérite. ---- Je le crois. Dans cette occaſion, par exemple, il eſt fort eſſentiel, pour certain membre de l'Aſſemblée, dont le Journal payera peut-être les dettes, que les Séances traînent en longueur. ---- Tout eſt au mieux ; d'honnêtes Citoyens venus du fond de leurs Provinces, perdent leur temps, à la vérité ; mais d'honnêtes Citoyens dont les créances étoient ſans hypotéques, y recouvrent leurs débourſés. ----- Ainſi va le monde ; tel fait fortune où ſon voiſin ſe ruine.

Prenez & liſez ; dans ce peu de mots vous

trouverez sûrement de quoi étendre vos observations ; (le Fou lit :) Extrait du Procès-verbal de l'Assemblée des Colons Américains : (a) par cette délibération, les Députés des Colons de couleur de l'Amérique, sont autorisés à offrir à l'Assemblée Nationale, pour subvenir aux charges de l'Etat, la quatrième partie de tous leurs revenus; ce qui peut être un objet de six millions ; & en outre un cautionnement de la cinquantieme partie de leurs biens, pour liquider la dette Nationale. Voilà les citoyens que l'on veut persuader à la patrie de rejetter de son sein comme des membres inutiles, ils se conduisent en hommes ; & en hommes pensans : dans le nombre de ceux qui leur en refuse les titres ; j'en vois beaucoup de moins patriotes.--- Que l'on accepte leurs dons, Monsieur, j'y consens. Mais que par un décret, on ose dégrader assez notre être, pour nous forcer à regarder des Mulâtres, &c. &c. comme nos concitoyens, nos égaux, que dès lors ils puissent faire société avec les Colons blancs, & avoir part aux honneurs & prérogatives du reste de la Colonie,

(*a*) *Du* 22 *Septembre* 1789.

cela *répugne à la nature.* Un noir, un ſang mêlé, n'eſt fait que pour être mon eſclave, ou mon valet, & quand je l'ai affranchi, j'ai entendu que ni lui, ni ſes deſcendants, ne pourroient jamais frayer avec d'honnêtes Colons de Souche blanche. ---- Et vous voulez être libre : allez peuple inconſéquent & léger, qui veut faire peſer ſur d'autres le joug dont il ſe débarraſſe, eſt fait pour toujours le porter. ---- Un décret qui rendroit les hommes de couleur égaux aux blancs, ruineroit les Colonies ?

Il honoreroit l'humanité ; le français, dans ces temps de criſe, s'eſt trop écarté de ſa douceur naturelle, pour ne pas ſe devoir, par ſes députés, de montrer qu'il ſort de ſon caractère quand il deſcend à la férocité. ---- Puiſque nous ſommes au 22 Septembre, faites attention que ce même jour, le comité de conſtitution, nous promet inceſſamment, un plan d'organiſation pour les Municipalités, d'après lequel l'ordre rétabli, ſans doute, nous mettra à l'abri de la fureur dangereuſe d'une populace éffrénée. ---- Oui. Je m'en ſouviens. Il vous le promit le 22 Septembre ſous peu de jours ; nous ſommes

au 8 Novembre dans l'attente de ſa parole ſacrée : cela eſt édifiant. C'eſt encore ce même jour, que nos auguſtes repréſentans après trois mois de peines de corps & d'eſprit, ont enfin déclaré, article ſept de la conſtitution, *que le gouvernement françois, eſt Monarchique*. Bon Dieu! Quelles obligations je vous ai, Aſſemblée à jamais recommandable par la célérité de vos travaux, d'avoir rendu ce décret inſtructif. Sans votre admirable perſpicacité, je n'aurois jamais pû me perſuader une vérité connue de l'Europe entiere depuis plus de treize cent ans. ----- En voici bien d'un autre : promeſſe du tableau des penſions (1) publiques & ocultes du Tréſor-Royal. ---- Ce tableau ſeroit curieux ſans doute : mais ſi la calomnie eſt un pêché capital, ces Meſſieurs ne doivent pas ignorer non plus, combien la médiſance eſt dangéreuſe. Réformez les abus, plaignez les ames baſſes, les malheureux qui croyent tout permis pour s'aſſurer un bien être, & ſoyez indulgens ſur les foibleſſes d'autrui. Que devien-

(1) *Du 23 Septembre.*

driez-vous, ſi nous n'avions de l'indulgence pour les vôtres. ---- Et ces troupes arrivées à Verſailles? Elles auront tort, par un miracle de plus de la divine providence qui ſoutient, certainement, de ſa protection la plus ſpéciale, les bons habitans de la Ville de Paris. ---- Et la détention du fougueux, mais bon patriote, St-Huruge. ---- Abus d'autorité inoui, fondé ſur la bonhommie d'un peuple mou par habitude, incapable de ſoutenir long-temps l'éfferveſſence d'un premier moment, & qui aide machinalement à ſe forger des fers plus durs que ceux qu'ils vient de quitter. Mais nous en parlerons ailleurs, ſuivons. ---- Nous voici à un moment bien intéreſſant : un étranger parvenu de peu de choſes, & c'eſt l'éloge de ſon mérite, au dégré le plus éminent, après avoir exalté les têtes du Palais-Royal, a électriſé toutes celles de la Capitale; la commotion a été générale, & les Provinces mêmes ont éprouve les ſecouſſes les plus violentes : cet étranger ne veut que le bien, ſa probité, ſes coffres bien remplis, ſon crédit reconnu, le mettent au deſſus des ſoupçons même de la cupidité; ſon abſence avoit enfanté

les plus grands désordres, sa présence à ramené, sinon l'ordre, au moins un moment de satisfaction. Il se présente à la respectable Assemblée, qui l'accueille avec entousiasme, & voilà le discours qu'il y prononce le 24 Septembre.

Le Fou prend le Discours, et lit.

MESSIEURS,

Les affaires des Finances dont on vous a entretenu plusieurs fois, sont arrivées, graduellement, au dernier terme de l'embarras. Ce n'est pas ma faute; jamais je n'emprunte, & si l'Intendant de mon fils lui suggéroit, pour arranger ses affaires, un plan aussi ruineux que la voie des emprunts, je lui dirois: » Je me suis » trompé, quand je vous ai mis près d'un fils » que j'aime; je vous croyois de l'imagination, » un esprit d'ordre & de calcul: c'est avec » regret, mais je vous le dis de bonne foi; » que je retrouve en vous le Geay sous les plu- » mes du Paon. Habitué aux opérations de » banque, à tort vous vous êtes donné pour » un Financier; à tort vos prôneurs s'exaltent » sur vos profondes connoissances. Un *Emprun-*

» *teur* peut être un grand homme, interrogez
» là deſſus ce fameux Mirabeau . . . . ; mais ce-
» lui dont toute la ſcience ſe borne à ſavoir
» *emprunter*, peut ne pas être *grand.* Tenez,
» mon ami, *l'Agiot* eſt votre partie, là ſeule-
» ment vous pouvez primer, chacun ſon métier,
» le votre en valoit un autre ; vous auriez peut-
» être mieux fait, & pour nous, & pour vous,
» de ne le jamais quitter. S'il eſt poſſible d'être
» *honnête Agioteur*, il eſt impoſſible de régir
» des finances délabrées ſur-tout, ſans un grand
» eſprit d'ordre, des connoiſſances profondes &
» de grandes vues. *Vous êtes honnête homme.*
» Je vous remercie du mal que vous n'avez pas
» fait, je vous pardonne même les fautes que
» votre ignorance a pu vous faire commettre.
» Retournez à la bourſe; en finance, je n'aime
» ni les *emprunteurs*, ni les *ſpéculateurs* qui
» veulent me perſuader de troquer de l'argent
» contre du papier; je ne peux ſouffrir les eſ-
» peces imaginaires, allez porter ailleurs vos
» ſyſtêmes erronnés «.

Voilà ce que j'aurois dit il y a long-temps ; & on ne nous diroit peut être pas aujourd'hui,

que

que l'on est arrivé graduellement au dernier terme de l'embarras. Le crédit est la ruine des dissipateurs ; & toutes les fois qu'au-lieu de leur montrer la nécessité de l'économie, vous leur facilitez au contraire les moyens de subvenir à leurs dissipations, vous les entraînez *graduellement au dernier terme de l'embarras.* Je ne pourrai jamais convenir qu'il y ait un grand mérite à remplir des coffres en empruntant. Tous les étourdis de Paris seroient de grands hommes en finance, si l'on n'exigeoit que de telles preuves.

Il continue de lire.

Au mois d'Août de l'année derniere, on se crut dans la nécessité de proposer à sa Majesté les mesures les plus allarmantes. Chacun sa partie, encore une fois, chacun sa partie, mon ami; l'un, par des emprunts à chaque instant répétés, nous entraînoit *graduellement au dernier terme de l'embarras*; & l'autre y mettoit le comble, en soldant d'un seul mot des comptes qui lui paroissoient insolvables. L'un est un ignorant, & l'autre un scélérat.

Le Fou continue de lire.

Voilà, Messieurs, le triste récit de l'état des Finances de France, dans un moment où il n'y a plus de crédit. Et pourquoi n'existe-t-il plus ce crédit ? Parce qu'on en a abusé; parce qu'on a forcé les bourses à se fermer par des emprunts três-fréquens, & payé *Cahin, Caha.*

(Il suit.)

C'est à regret que je donne publiquement cette instruction; mais je le fais à une époque où il n'est plus temps de se defendre par le secret des atteintes de l'opinion. J'ai l'ame dêchirée d'avoir à présenter un pareil tableau de notre détresse. Non mea, sed tua culpa. *Ces temps où au milieu d'une guerre dispendieuse, je pourvoyois, sans de grandes inquiétudes, à cent cinquante millions de dépenses extraordinaires.* Alors *on prêtoit*; vous savéz *emprunter*, & sans doute vous n'étiez pas en peine. Aujourd'hui les bourses sont fermées, & votre science est à bout.

Aisément cela se peut croire.

---- Non, Monsieur, lisez, continuez, & vous

verrez ; ---- & que verrois-je ? cette demande extravagante du quart des fortunes ? le bel effort de génie ! Si, pour être grand, il ne faut qu'emprunter, & enfuite aller implorer la commifération de fes proches, les prier de fe gêner, & de fe priver même d'une partie du néceffaire, pour payer les prêteurs, déformais quand je voudrai un Miniftre des Finances, j'irai le chercher dans les ruelles, les couliffes, ou le Palais royal. Je ne vois pas-là un étourdi dont la conduite ne foit pofitivement peinte par celle du Sage qui a été un moment l'idôle de la France.

O mes compatriotes, quand, Juges fans enthoufiafme, faurez-vous réellement apprécier le vrai mérite ? Au diable le difcoureur : reprenez votre volumineux chiffon ; de pareilles œuvres ne peuvent trouver d'approbateurs que dans les douze-cent.

---- Vous vous dites patrîote, Monfieur, & une rétribution que l'on vous demande pour rétablir l'ordre dans les finances vous révolte à ce point ? ---- Si c'eft à titre d'impôt exigible,

ce n'eſt plus un don que je ferois. Si c'eſt à titre de don, je ne veux donner qu'avec connoiſſance de cauſe. On ne m'a pas encore expoſé le tableau général des finances, & je ne peux approuver qu'on accorde tant ſans ſavoir pourquoi.

Eh bien, pour calmer votre humeur, tenez, liſez encore : ceci eſt plaiſant, & ramenera sûrement votre gaiété.

Le Fou lit.

Procès-verbal de l'Aſſemblée Nationale, Séance du 23 Septembre, rédigée par M. le Vicomte de Mir. . . . . Chacun ſa folie, mes amis, celui-ci prend abſolument le lieu du monde le plus reſpectable, pour un boudoir, ou tout eſt permis : rien ne peut fixer ſa légereté. Son frere regarde cette illuſtre Aſſemblée, comme une éponge qu'il faut bien ſe garder de deſſécher trop vite, afin de s'en raffraichir plus long-temps. Et moi qui reſpecte l'Aſſemblée, le motif qui l'a faite convoquer, le bien qu'elle a envie de faire, malgré les étourdis qui cherchent à l'égarer, & les raiſonneurs qui ont

intérêt de la prolonger : je gémis ſur l'inconſéquence des étourdis, je plains ceux qui par état ſont obligés d'entendre des raiſonneurs qui pour le plus ſouvent déraiſonnent, Et je me dis : Se peut-il que l'on ait tant de peine à faire le bien, pendant que le mal s'opére avec tant de facilité ? . . . . Eſt-il poſſible qu'au milieu de douze cent hommes, *que je voudrois réellement croire des Sages*, on trouve tant d'égoiſtes, qui au mépris du ſerment qu'ils ont fait de ne travailler que pour nous, ne ſont perpétuellement occupés que de leurs propres intérêts ?

---- Vous diſtinguerez au moins le nouveau (1) Préſident, ce Dauphinois, que des talans rares ont élevé à une place que mieux qu'un autre ſans doute il eſt en état de remplir ? ---- Aux traits que vous jettez, pour commencer le portrait du fameux Mounier, perſonne ne pourroit le reconnoître : j'y puis ajouter quelques coups de pinceaux qui, je crois, le caractériſeront mieux.

---

(2) *Nommé le 28 Septembre.*

A présent qu'il n'y a plus de division d'Ordre, outre celle des cabales, dont j'aurai occasion de vous parler dans notre premier entretien, je divise toute assemblée en trois classes : l'une infiniment nombreuse, que, par cette raison, je place la premiere ; d'ailleurs, c'est dans cette classe que se trouvent les personnes du plus haut rang ; ce sont les *stulti.* La seconde, qui par le nombre peut marcher ensuite, sont les *mediocres.* La troisieme peu nombreuse, est encore susceptible de subdivision, & s'appelle les *ingeniosi*; dans lesquels on trouve les *loquaces*, les *scriptores* & les *sapientes.*

Le Président que tant vous vantez étant de la seconde classe, a eu plus d'adresse que ses collégues. Beaucoup de mémoire & quelques grains de suffisance, ont ébloui sans peine la premiere classe dans laquelle il s'est fait l'honneur de se jetter, d'où vous pouvez conclure qu'il a une sorte de jugement, puisqu'il a senti que là seulement il pouvoit briller. Ceux-ci le prenant pour un Aigle, l'ont prôné, & enfin l'ont porté à la place où vous l'admirez, où

par reconnoiſſance, car il faut avoir quelque vertu, il ſervira avec chaleur le parti Ar........... Mais gare la maladreſſe, gare qu'à travers la longue tunique nous n'appercevions les pieds du Faune. Voilà, pour le moment, ce que je penſe fur ſon coinpte; nous y reviendtons la premiere fois.

Je conclus de tout cela que vous auriez préféré voir à cette place M. Péthion de Villeneuve: -- je l'aurois mieux aimé ſans doute; mais où règne la cabale, rarement voit-on préſider la probité & les vertus.

---- Vous m'avez bien parlé la derniere fois d'un noble *Bourgeois par ambition*. Ce tableau ne trouveroit-il pas ſon pendant dans la perſonne d'un fougeux conſeiller *Bourgeois*, *ſe croyant noble*, parce qu'il a trouvé chez lui des parchemins que le temps qui tout ravage n'a pas même ſongé à effleurer. ---- Ces deux Fous ont effectivement des carractères de reſſemblance et de diſſemblance bien piquants; celui dont vous parlez eſt un eſpece de maniaque infiniment moins adroit que l'autre. Mir. . . . eſt réfléchi juſque dans ſes emportemens, celui-

ci l'emporte, même en réfléchiſſant. L'un embraſſe tout, voit tout, eſt à tout ; l'autre plus circonſcrit dans ces bornes, eſt attaché à ſa ſeule manie, qui eſt de ſoutenir ſa très-jeune nobleſſe, & les caduques prérogatives de ſa robe : tous deux crèvent d'embition ; mais le Comte. . . , telle que ſoit ſa fin, ſera fameux dans l'hiſtoire, & le conſeiller ne tranſmettra à ſa poſtérité que des titres qu'il n'aura pas illuſtré.

Sans doute que vous êtes revenu ſur votre humeur contre les dons patriotiques ; que déjà vous joignant aux bons citoyens, vous avez porté votre offrande & que vous allez exalter le patriotiſme que vous avez preſqu'improuvé dans notre dernier entretien ? toujours je ſuis le même : je ne déſaprouve pas, je vous l'ai déjà dit, que l'on ſuive cette *mode*, mais je me ſouviens que le bon *Théophraſte*, & depuis lui le ſage la *Bruiere* ont dit : ne ſois jamais le premier à ſuivre les modes. J'ai vu cependant avec plaiſir le patriotiſme de M. de Laborde, député, qui le 28 Septembre, fait don à l'Aſſemblée de ſa démiſſion. Combien de députés reconquéreroient l'eſtime publique pour un pareil acte de générosité!

Quoique

Quoique mon but principal, dans nos entretiens, soit de m'éclairer de vos lumieres, & de m'instruire, par votre maniere de voir, sur les opérations de la respectable Assemblée, je ne peux m'empêcher de vous demander comment vous trouvez & les Fêtes données à Versailles par les Gardes-du-Corps, & les événemens miraculeux qui en sont la suite. --- Pour vous répondre en cathégoriquement, permettez-moi d'abord de vous dire à l'oreille deux mots; sur l'officier qui commandoit en chef la milice Nationale de Versailles; si la bravoure étoit un titre suffisant pour commander des soldats citoyens, qui ont les armes à la main pour conquérir & soutenir leur liberté, le choix de MM. les Bourgeois de Versailles mériteroit les plus grands éloges. Mais si la dureté, & le despotisme ministériel pésoit à nos freres de Versailles autant qu'à nous, pourquoi promettent-ils obéissance au satrape le plus obsolu du royaume, au satrape le plus imbu de tous les principes aristocratiques? Voilà donc une faute essentielle de MM. de Versailles. L'arrivée du Régiment de Flandre, les Fêtes des gardes-du-Corps, &c. &c. en sont les suites naturelles.

Mais ce général formidable aux anglois, ne penfoit pas qu'une armée de femmes françoifes, réveillant la valeur Parifienne, déconcerteroit fes projets, & le forceroit à une honteufe & filentieufe retraite.

Gloire; honneur & mille actions de grace à ce fexe vaillant qui ne veut voir le françois courbé que fous des chaînes, que fes charmes, fes talens, fes graces & fes vertus, favent rendre légéres.

De tout cela il eft réfulté que nous avons le bonheur de pofséder dans la Capitale le Roi & fon augufte famille. Quel jour pour les bons citoyens, que celui où le meilleur des Rois, a éloigné de lui la légion de courtifans, qui interceptoit la vérité, & l'empêchoit de parvenir jufqu'au trône! quel jour que celui où un Roi citoyen ne veut être entouré que de citoyen! quel jour à jamais immortel dans les faftes de l'hiftoire, que celui où abjurant tout fafte étranger, un Roi de France vertueux ne veut être gardé & approché, que par des citoyens de mœurs irréprochables!

Baffes flatteries! manœuvres fourdes de l'am-

bition ! Votre règne n'a que trop duré pour nous ; allez briller dans d'autres cours ! la vertu peut seule soutenir le diadême d'un Roi vertueux ---- Voilà de l'enthousiasme, & ce n'est pas ce que je vous demandois. ------ Que vouliez-vous donc ? ce que je trouve de beau je l'admire ! ---- Mais les avis sont variés à l'infini, & un grand nombre de gens qui cependant se piquent de bien voir, disent que leurs Majestés sont en chartre-privée ? ---- Vous provoquez ma franchise, vous allez être satisfait. J'aurois à la vérité préféré que la demeure du Roi aux Thuileries, eût été un pur effet de sa volonté, & de sa bienveillance royale ; mais quand un prince est mal entouré, & qu'il n'a pas la plus grande fermeté, ce n'est jamais sa volonté qu'il exécute. Je conviens que sa démarche a eu l'air d'être forcée, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il s'en félicite. ----- Cependant il ne peut aller à la chasse, & cette privation cruelle pour lui comme agrément, peut même être nuisible à sa santé ? ---- J'en conviens encore, mais Sa Majesté sent que c'est un sacrifice qu'elle fait aux circonstances, &

que les citoyens qui l'entourent, & qui répondent à l'Univers de ſa perſonne auguſte, ſe doivent de trembler d'expoſer une tête ſi chere à la fureur des ennemis de l'Etat. ----- Ainſi cette fois je vous vois enfin approbateur, & je vais profiter de ce moment de bel humeur pour vous entretenir de l'Hôtel-de-Ville.

---- Ne m'en parlez pas : le temps ne me permet pas, pour le moment, de me livrer à tout ce que j'ai à vous en dire ; mais je vais ſeulement vous peindre quelques-unes de ſes plus fortes ſottiſes depuis notre derniere entrevue. D'abord, qu'eſt-ce que *Labuis* qui le préſide ! Je vous l'ai peint au vrai, la derniere fois, comme un homme deſſéché d'ambition : j'ai ſçu que pluſieurs citoyens avoient blâmé ce portrait ; eh bien, aujourd'hui ils rendent juſtice à mon jugement. En effet, qu'eſt-ce qu'un homme ambitieux ? ---- C'eſt un homme qui veut tout embraſſer : tout envahir, dont on n'a pas plutôt comblé un vœu, que mille autres reſtent à ſatisfaire. --- Qu'eſt-ce à préſent que *Labuis* ? ---- C'eſt ---- Mais...... Je vais vous le dire, c'eſt un homme qui, couvert de lauriers

à l'Aſſemblée Nationale, devoit être au comble de ſes vœux, & reſter l'éclairer de ſes lumieres. Mais déchu de la premiere place, il craignoit de ne plus jouer qu'un rôle ſubalterne. Une place épineuſe vient à vacquer, ſans meſurer ſi ſa tête peut y ſuffire, il ſe préſente, on lui doit de la reconnoiſſance, & il l'obtient; mais c'eſt peu pour lui, plus cette place eſt étendue, plus elle lui donne de pouvoir & de conſidération, plus il en veut envahire. Bientôt on le voit y réunir la police : bientôt ne daignant plus conſulter le nombreux conſeil avec lequel il doit marcher d'accord, on le voit s'adreſſer à l'Aſſemblée Nationale pour y faire décréter un règlement de police : bientôt oubliant encore qu'à la police on a joint un conſeil de ſoixante adminiſtrateurs, il va ſans les conſulter, s'adreſſer de nouveau à l'Aſſemblée, pour réunir ſur ſa tête avec la M. . . . & la police, l'adminiſtration des bâtimens, la partie de l'intendance, &c. &c. N'eſt-ce pas là le comble de l'ambition : N'eſt-ce pas manquer totalement de tête, que de croire en avoir aſſez, pour remplir à la fois, vingt places qui

chacune occuperoit l'homme le plus versé dans les affaires ; qui même ne seroit *ni poëte ni Accadémicien*. ----- Et le héros? ----- De plus en plus respectable ; il se tire avec fermeté, sagesse, sagacité, & courage, des pas les plus épineux. Dieu veuille nous le conserver, & éloigner de lui pour notre bonheur, toute catastrophe imprévue.

---- Mais, Monsieur, vous exaltez sa sagesse, sa prudence : si cependant il est vrai qu'il eût menacé le premier Prince du Sang d'un soufflet, je trouverois dans cette conduite, quel qu'en fût le motif, bien de la légéreté. ---- Cela est faux : tous les *Domine salvum* & les *Pange lingua* possibles, ne pourroient me le persuader. ----- Mais, Monsieur, l'Auteur du *Pange lingua* lui défie de nier. ---- Et moi qui ne peux souffrir qu'on inculpe & ridiculise à la fois le héros de la liberté, & le Prince magnanime qui s'en est montré un des premiers protecteurs, je suis persuadé que, forcé de parler, il tiendroit la négative ; il se déshonoreroit aux yeux de l'univers, par un tel aveu ; fût-il vrai.

---- Et les Districts ? un labyrinthe inextricable, sans accord, sans force, voulant tout & ne pouvant rien : toujours opposés aux Représentans qu'ils se sont choisis, ils auroient quelque fois raison, s'ils pouvoient réunir leurs voeux ; mais leur peu d'union causera leur destruction, qui sera peut-être un bien. Mais abrégeons cet entretien ; un Brabançon attend en ce moment que je lui donne audience. ---- Vous vous mêlez donc aussi des affaires étrangères ? ---- Que dites-vous étrangeres ? Je trouve entre ce peuple malheureux & nous, la plus grande analogie ; mais revenez sous quinzaine sans faute : ce n'est qu'avec de l'exactitude, que je peux rendre profitables mes documens. Je vous promets, pour notre premiere vue, des choses infiniment plus intéressantes. Adieu, à huitaine.

Le Privilége est chez M. LE FRANC, aux Petites-Maisons.

Et les Diètes? un labyrinthe inextricable, sans accord, sans force, voulant tout & ne pouvant rien : toujours opposés aux Représentans qu'ils se sont choisis, ils auroient quelquefois raison, s'ils pouvoient réunir leurs voeux; mais leur peu d'union causera leur destruction, qui sera peut-être un bien. Mais abrégeons cet entretien; un Brabançon attend en ce moment que je lui donne audience. ---- Vous vous mêlez donc aussi des affaires étrangères? ---- Que dites-vous étrangères? Je trouve entre ce peuple malheureux & nous, la plus grande analogie; mais revenez sous quinzaine sans faute : ce n'est qu'avec de l'exactitude, que je peux rendre profitables mes documens. Je vous promets, pour notre première vue, des choses infiniment plus intéressantes. Adieu, à huitaine.

Le Privilège est chez M. LE FRANC, aux Petites-Maisons.